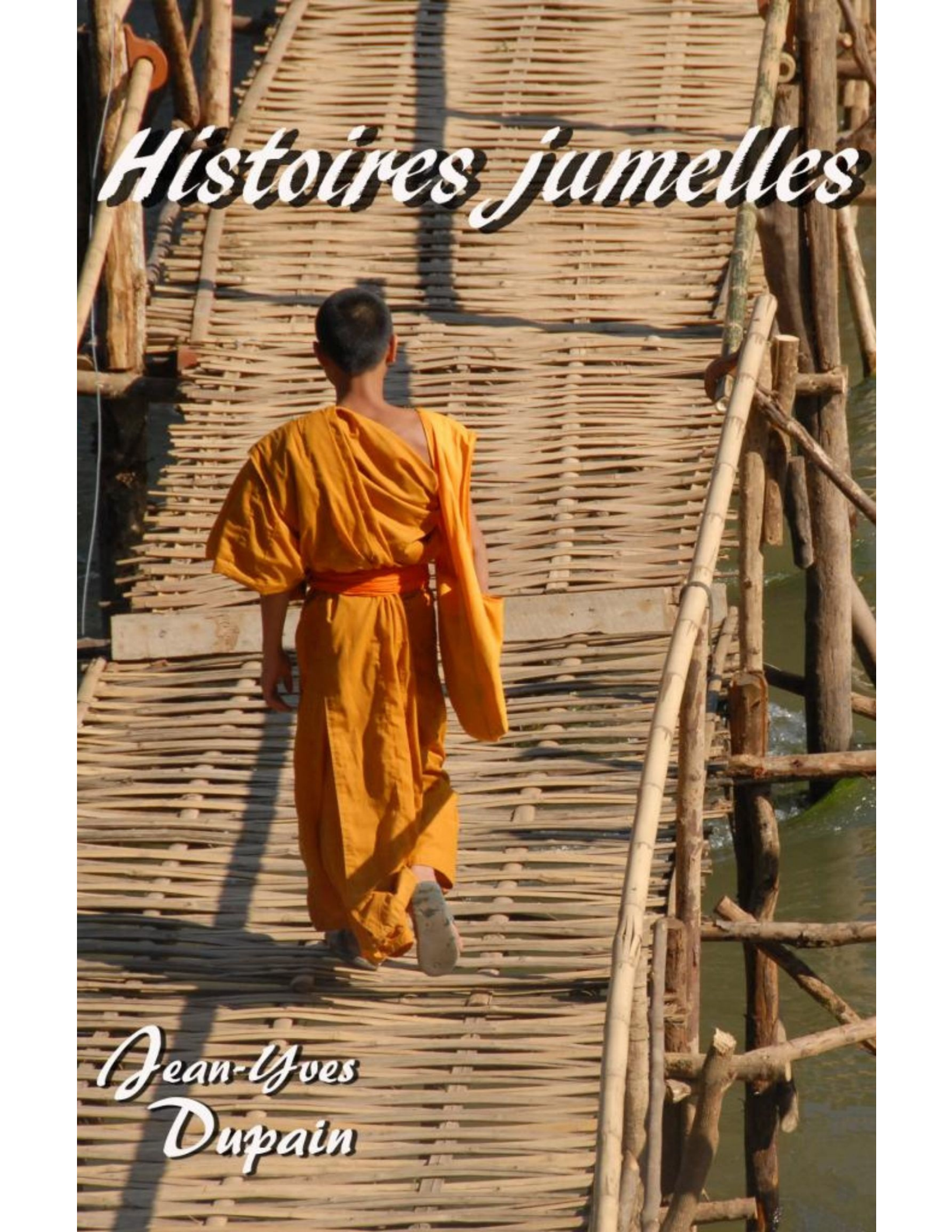


A young Buddhist monk, seen from behind, is walking across a traditional bamboo bridge. He is wearing bright orange robes and a matching sash. The bridge is constructed from numerous thin bamboo poles laid side-by-side, with a simple railing made of thicker bamboo on the right. The bridge spans a body of water, and the scene is bathed in warm, golden light, suggesting late afternoon or early morning. Long shadows are cast across the bridge's surface.

# *Histoires jumelles*

*Jean-Yves  
Dupain*

Jean-Yves Dupain

# Histoires jumelles

© Jean-Yves Dupain, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6610-6

**Librinova”**

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## **1ère partie**

## Forez 1

Un grand sac sur le dos, sandales aux pieds et une discrète croix romaine au plastron de son blouson de cuir, René grimpait à pas comptés le chemin qui serpentait dans ces grands bois de feuillus, dont le feuillage vert clair commençait tout juste à poindre, insuffisant encore pour le protéger du soleil qui dardait ses rayons à travers les branches. Pas très grave, en ces premiers jours du mois d'avril, la chaleur, même si elle était précoce, n'en était pas, et c'était tant mieux, à être accablante et à déranger le marcheur solitaire. Mieux, elle était appréciable après de longs mois d'hiver qui, s'ils ne furent pas rigoureux, avaient apporté leurs lots de brumes, de crachins, de neige et de pluies verglaçantes. Tout ce qu'il n'aimait pas, pensait-il, en sifflotant une chanson aux paroles pas très catholiques. Seulement, il avait passé le samedi soir seul dans son petit appartement de la maison paroissiale et, de sa guitare, il avait accompagné le vinyle qu'il avait placé sur la platine de sa vieille chaîne hi-fi, Brassens une fois encore. Au matin, c'était *Mélanie* qu'il avait en tête et il ne parvenait pas à s'en ôter la ritournelle du cerveau. Qu'en auraient dit ses paroissiennes si elles l'avaient su ? Amusé, il préférerait ne pas le savoir, tout en connaissant pourtant la réponse !

\*

Quand l'évêque lui avait annoncé son intention de lui confier cette paroisse campagnarde pour une première affectation, René n'avait pas imaginé qu'il pourrait être si difficile de s'intégrer. Certes, il savait qu'il prenait la place d'un vieux prélat, dont la soutane semblait être l'unique vêtement, qui, jusqu'à sa mort, avait depuis toujours officié ici dans la plus pure tradition. Lui, bien au contraire, en dehors des offices, ne quittait guère ses jeans, ne dédaignait pas aller boire un verre au bistrot et était spectateur assidu du cinéma associatif qui avait ouvert ses portes et déroulé son écran depuis quelques mois seulement. Pour les plus jeunes, qui ne fréquentaient pas l'église, ce curé-là était sympa avec ses joues mal rasées, ses cheveux en bataille plus souvent qu'à leur tour, et, surtout, sa vieille 4L brinquebalante. Ce n'était pas un choix de rouler dans cette antique bagnole, mais bien une obligation, conséquence de

son piètre traitement, même s'il lui vouait une affection certaine. Alors, cette voiture, dont il avait hérité à la mort de son paternel, il la bichonnait, n'hésitant pas à mettre les mains dans le cambouis quand nécessité s'en faisait sentir ce qui était de plus en plus fréquent. D'ailleurs, elle n'aurait jamais passé l'épreuve du contrôle technique si, par hasard ou provocation, René l'avait présentée ce qu'il n'avait pas même imaginé. Les gendarmes le savaient et quand ils voyaient arriver la Renault, grise à l'origine, mais depuis longtemps d'une couleur indéfinie, ils préféraient lever la main pour saluer M. le curé, sinon tourner la tête pour ne pas voir le tacot de trop près.

\*

Le chemin que, pour l'heure, il empruntait, n'était pas vraiment carrossable, ouvert seulement aux 4x4 ou aux voitures au châssis un peu haut, sûrement pas à sa 4L qui aurait rendu l'âme au premier cassis. C'était donc la raison de sa balade matutinale. À 10 heures, il devait célébrer la messe dans cette superbe chapelle posée là, dans une clairière, qui ne retrouvait sa vocation liturgique qu'une seule fois dans l'année, le dimanche de Pâques. Ce jour-là, tous les paroissiens du canton étaient au rendez-vous, même les moins valides qui, après avoir usé sans doute de charrettes tirées par des bœufs voici quelques années, n'hésitaient pas aujourd'hui à s'installer dans une remorque accrochée à un quad piloté par leur petit-fils. La chapelle était le plus petit édifice religieux de la région, mais, paradoxalement, c'était bien là que René avait l'auditoire le plus nombreux, puisqu'aux locaux se joignaient, pour l'occasion, des badauds venus des environs comme si l'office était devenu un événement touristique. D'ailleurs, il avait bien l'intention d'en faire la remarque dans son sermon, quitte à froisser quelques susceptibilités, en particulier parmi les notables, politiques tout spécialement, qui ne mettaient pas les pieds à l'église de l'année, sauf aux enterrements, mais qui, en cette célébration pascale, seraient au premier plan, pieux comme jamais. Pire, ceux qui ne les connaissaient pas croiraient dur comme fer à leur foi, tant ils étaient bons comédiens. Décidément, la politique demande bien des talents ! René avait choisi de prendre son temps plutôt que d'arriver quelques

minutes avant le début de l'office, ce qui aurait été parfaitement possible puisqu'il savait que la chapelle était propre, les sièges en place et les hosties dans le ciboire, recouvert du pavillon, depuis la veille. Ses plus fidèles des paroissiens avaient en effet, chaque année, l'habitude de se retrouver la veille pour une journée de ménage et de préparation dans la bonne humeur et il se serait volontiers joint à eux, une occasion idéale de parfaire son intégration, mais il avait eu un mariage à célébrer dans un village de la paroisse et avait donc été dans l'impossibilité de venir apporter son aide : à l'avenir, il interdirait toute union le samedi de Pâques, tout baptême et, si nécessaire, tout enterrement ! Ce petit groupe de croyants était sous la coupe de Marie-Thérèse Fort (« Non, pas comme la machine à laver, comme Vauban » avait-elle l'habitude de dire. Elle ne connaissait sans doute rien des constructions que la France devait à Vauban, mais, depuis qu'on lui avait dit qu'il existait en Maurienne, entre Modane et Termignon, un fort Marie-Thérèse, elle avait l'habitude de citer le bâtisseur de Louis XIV dès qu'elle le pouvait... Sauf que la redoute Marie-Thérèse datait du XIXe siècle et n'avait donc rien à voir ni avec l'architecte ni avec la royauté française, mais bien au royaume de Sardaigne !), une grenouille de bénitier un peu acariâtre se moquaient les païens du village, mais, en réalité, une brave femme sous ses airs revêches qui ne comptait pas son temps pour aider les autres, pas plus que les coups que lui donnait son époux.

Marcel avait une gueule de brute et, dans son cas, ce n'était pas qu'une impression. De sa jeunesse, il avait conservé une réputation de bagarreur dans les bals du canton, s'y forgeant de solides inimitiés qui, quarante ans plus tard, ne s'étaient toujours pas effacées. Il n'en avait cure, se disputant encore à l'envi dans les bistrots qu'il fréquentait mais, désormais, réservant ses talents de boxeur à sa tendre et chère !

C'était donc à Marie-Thérèse que René songeait en se rapprochant de la chapelle, tout en sifflotant encore et toujours du Brassens, mais de *Mélanie*, il était passé à *La Mauvaise Réputation* ce qui était quand même plus de circonstance. Arrivé dans la clairière, il constata avec ravissement que les orties, les ronces et les chardons avaient été arrachés par ses paroissiens et, comme il était le premier arrivé, il n'hésita pas à se changer dans le pré. S'il conserva son jean délavé, il posa le blouson de cuir et le sweat-shirt rouge qu'il portait dessous pour enfiler une chemise blanche, dont le repassage avait quelque peu

souffert dans le sac à dos, et son aube de prêtre qui, elle, ne se froissait guère, heureusement. Autour du cou, il se mit une croix en bois suspendue par une cordelette de chanvre et ainsi, après un coup de brosse dans les cheveux, il était prêt à accueillir ses fidèles. Mais, à l'instant, la cloche ne sonna que neuf coups. Il avait marché plus vite que prévu et il avait donc encore de longues minutes pour préparer et répéter sa messe. Il s'installa alors sur le banc, jambes croisées, sortit son tabac et son paquet de feuilles et se roula une cigarette, la première de la journée, ce qui n'était pas un mince exploit pour ce fumeur invétéré dont le bout des doigts était jaune de nicotine. Clope au bec, il s'enchantait à l'écoute des chants des oiseaux, mésanges toutes proches ou coucous plus au loin.

Ce n'était pas rien de célébrer la résurrection du Christ devant une assistance qui compterait parmi elle des fidèles marqués par un deuil récent, des malades qui, sans doute, ne survivraient pas jusqu'à la Pâque prochaine et d'autres, la majorité bien sûr, qui préféreraient ne pas penser à leur mort tant ils en avaient peur. C'était à lui que revenait cette lourde charge, en rappelant la vie christique, de soulager les peines, les douleurs, les doutes et les angoisses. Tout à ses pensées, il n'entendit pas arriver les premiers fidèles, la femme du boulanger, Catherine, accompagnée de ses deux filles, celle du comptable, Ghislaine, et celle de l'électricien, Evelyne, dont les enfants avaient passé l'âge de rester dans les jupes de leur mère.

— Excusez-nous, mon père, de vous déranger dans votre méditation, mais l'heure s'approche de la célébration. La foule ne devrait pas tarder à affluer. D'ailleurs, nous en avons dépassé quelques-uns sur le chemin qui ralentissaient le pas dans l'espoir de trouver les premières morilles. Elles auraient commencé à sortir paraît-il.

— Pas d'excuses mesdames. Je suis enchanté de vous voir. Il ne manque plus que Marie-Thérèse pour que nous ouvrons les portes de la chapelle. D'ailleurs, c'est surprenant qu'elle ne soit pas encore arrivée.

Les dames se regardèrent, s'interrogeant du regard pour savoir si l'une ou l'autre avait des nouvelles. Ce fut Evelyne qui, la première, répondit à ces interrogations.

— C'est d'autant plus étonnant que j'ai vu le Marcel. Il était de ceux qui

cherchaient les champignons !

Alors que la discussion se poursuivait sur un même ton badin, la clairière se remplissait et le député, suivi comme son ombre par les maires des villages du canton, avait commencé à serrer les mains, demandant des nouvelles à chacun qu'il le connaisse ou pas. Il aurait même volontiers offert une tournée générale avant l'office si seulement il y avait eu un bistrot aux alentours, mais il devrait attendre la fin de la messe et l'ouverture de la petite buvette montée la veille par les paroissiens pour montrer à tous sa prodigalité !

Marcel, lui, se présenta juste avant dix heures, un sac plastique bien plein de morilles qu'il montrait avec ostentation tout en cherchant son épouse du regard.

— Mais où c'est qu'elle est passée encore ! Pourtant, elle est partie tôt ce matin. Elle m'a dit qu'il y avait un peu de ménage à terminer. Qu'il y ait de la poussière à la maison, ça la dérange pas, mais qu'un chaton se glisse sous l'autel, ça, elle supporte pas... Attendez qu'on rentre à midi, je vais lui apprendre à se cacher comme ça !

René préférait ne pas commenter les propos de la brute. Mieux, il s'inquiétait de l'absence de Marie-Thérèse et, apaisant son assemblée d'un geste, il pénétra seul dans la chapelle. Quelques secondes plus tard, un hurlement se faisait entendre, son écho résonnant entre les murs avant de se propager dans la forêt.

## Laos 1

Un petit sac sur le dos, tongs aux pieds et un badge, « un autre monde est possible », souvenir d'un week-end militant sur le plateau du Larzac, épinglé au revers de sa tunique, Benjamin soufflait et suait en grim pant jusqu'au sommet de la colline, sur un chemin de terre blanche où le soleil ardent se reflétait, haussant encore la température. Ce n'étaient pas les quelques arbres, bambous, palmiers ou padouks, et leur feuillage clairsemé qui offraient de l'ombre. Non, pour parvenir au sommet du Phu-Si, il fallait le mériter surtout en cette période printanière qui précédait les moussons d'été, où l'air était chargé d'humidité encore plus qu'à l'accoutumée. Les Laotiens, chaussés ou pas, avançaient d'un pas alerte, apparemment insensibles à la déclivité comme à la chaleur. Certains sifflotaient même et Benjamin les aurait entendus s'il n'avait eu des oreillettes bien enfoncées dans ses conduits auditifs pour écouter sa musique, Brassens une fois encore. Si, à force de résider en Asie du Sud-Est depuis plusieurs années, il en avait, presque, oublié sa culture occidentale, il ne pouvait toujours pas se passer du troubadour sétois dont il connaissait la discographie sur le bout des doigts. Il faut dire que, avec son frère René, ils s'étaient initiés à la guitare sur l'air de *Margot*, de *Martin* ou de *Mélanie* ! Et ces ritournelles étaient gravées à jamais dans sa mémoire.

\*

En cette année-là, le week-end pascal des chrétiens correspondait au nouvel an lao et, si pas plus qu'à la religion de son enfance, Benjamin n'avait foi en le bouddhisme, il appréciait la sérénité qui paraissait suinter de tous les pores de la peau de ces lamas à la robe safran. À chaque fois qu'il avait eu l'occasion d'entrer en contact avec l'un deux, ce qui n'était pas fréquent parce que peu parlaient une autre langue que le lao, rarement l'anglais, exceptionnellement le français, il en était ressorti avec de nombreuses questions en tête. Il se souvenait, en particulier, de ce moine croisé en Birmanie, tout près des temples de Bagan, à qui il avait offert une bière, qui ne voulait pas croire que deux heures de TGV suffisaient pour relier Paris à Lyon. Il ne comprenait pas comment cela